Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 132 (1987)
Heft: 6

Artikel: C. F. Ramuz et la guerre
Autor: Zermatten, Maurice
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-344779

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

C. F. Ramuz et la guerre

par le colonel EMG Maurice Zermatten

«Qu'on coupe jusqu'au dernier de nos noyers, si nous avons besoin de fusils, car c'est le fusil qui est beau...»

Des bataillons d'écologistes et de pacifistes vont se mobiliser contre l'indécence d'un tel blasphème. L'affreux militariste que voilà! Un traîneur de sabre, une brute. Un soutien inconditionnel des trafiquants d'armes? Devinez!

Pas si obtus, pourtant, et à la remorque de personne. On lui reprochait même son individualisme, sa manière de vivre en marge de la communauté. Il se nommait C. F. Ramuz. Mais oui, lui, personne d'autre.

Cette réflexion date du 20 août 1917. Vous comprenez déjà mieux. Elle est extraite d'un article publié dans *La Gazette de Lausanne*. On le trouve aujourd'hui dans un volume intitulé *A propos de tout* paru récemment chez Slatkine, à Genève. Avec la plupart des autres articles que l'écrivain vaudois donna au quotidien de Lausanne entre mai 1913 et le 1er août 1918. Plus d'une centaine de contributions excellemment introduites par M. Gérald Froidevaux. Du tout neuf pour les lecteurs d'aujourd'hui. Ils y liront avec le plus vif intérêt les méditations du poète-philosophe (malgré lui) sur le premier conflit mondial.

«La première guerre constitue le sujet principal des ‹A propos de tout› de Ramuz au point d'en imprégner jusqu'aux articles qui n'en parlent pas en termes explicites», remarque G. Froidevaux.

Inutile, en tout cas, de chercher un autre fil conducteur à ces propos. En mai 1913, le monde sent déjà le brûlé. La guerre menace, la guerre approche. Ramuz, qui a femme et enfant, et habite Paris, songe à rentrer puis rentre au pays. Le 18 juillet 1914, une note du *Journal* nous indique qu'il s'installe à Treytorrens. «Retranché du passé, c'est-à-dire de soi, et incapable du futur...» Et la peur dans l'âme. Parce que maintenant la guerre est devant la porte.

La guerre, pour un écrivain, c'est d'abord un retranchement, l'impossibilité d'échafauder de longs projets dont la réalisation demanderait la quiétude, la méditation intemporelle. Alors, peur de ce silence auquel on va être condamné, et peur d'une situation matérielle qui va encore se compliquer. De quoi vivra-t-on? «L'argent manque.» C'est un aveu du *Journal*.

Pas question, dès lors, de renoncer aux rares collaborations rémunérées: *La Semaine littéraire*, *La Gazette*. *A propos de tout* continue. Et comment, à partir de l'été 1914, ne pas penser à la guerre, comment ne pas observer le monde à travers elle? L'observer à partir de ce pays qui, pour l'instant, lui échappe? Sans toutefois lui échapper... 26 juillet 1914: «Immenses

bruits de guerre, de partout, cette fois. Impossible de travailler. C'est trop grand, on disparaît.» (*Journal*)

L'armée suisse ne semble guère s'occuper de lui. Il a trente-six ans, l'âge de la *landver*, mais il a si souvent obtenu des congés, vivant à l'étranger, qu'il a été «versé dans les services complémentaires, c'est-à-dire, dans rien du tout», écrit-il à Gonzague de Reynold le 23 août 1914[1].

Y a-t-il une pointe de regret dans ce «rien du tout»? C'est qu'il avait été soldat, en même temps que son ami Alexandre Cingria, et cette école de recrues ne lui laisse que de bons souvenirs. Il a si bien compris le sens de la servitude militaire qu'il est devenu caporal. Je me souviens d'avoir lu, jadis, un texte de lui que je ne retrouve pas où il sembla envisager sans déplaisir de devenir officier. La vie en décida autrement. La guerre venue, il regrette de ne pas trouver sa place parmi les défenseurs du pays.

Il s'impatiente, cherche à s'occuper. D'une autre lettre à Gonzague de Reynold, le compagnon de *La Voile latine*: «J'ai eu beau me faire inscrire dans différents ‹bureaux› je n'ai pas encore trouvé d'occupation... Ce que je voudrais, c'est être utile, et puis surtout savoir et voir quelque chose. Vous seriez bien gentil de m'envoyer un petit mot où vous me diriez ce que vous faites et s'il y aurait de l'ouvrage pour moi...»

C'est que Budry l'a renseigné: Reynold est en train de créer, grâce à l'appui du général Wille, le *Bureau des Conférences de l'Etat major de l'armée*.

Le 27 août, Ramuz remercie Reynold de sa rapide réponse. Elle est satisfaisante dans le principe. «... Mais je suis, pour ma part, tout à fait incapable de faire des conférences... et n'ai plus d'uniforme. Si au moins nous avions la tunique-redingote des aumôniers, mais rien...»

Néanmoins, il s'associe aux démarches de son ami fribourgeois, si bien introduit auprès du commandant de l'armée. Il a envie de servir.

Le voici engagé en qualité de *reporter à la troupe*.

Dans *Fragments de Journal* (Mermot 1941), on peut lire un *Journal de ces temps difficiles* inséré comme en marge ou en parallèle du *Journal* quotidien. Il est tout entier consacré à ses activités de reporter militaire. Environ cent cinquante pages qui nous conduisent de Saint-Maurice à Berne, de Berne dans le Jura, de l'Ajoie à Bâle... *La Semaine littéraire* de Debarge recueillit ces textes en priorité.

Mais revenons à *A propos de tout*.

La première chronique de Ramuz consacrée à la guerre est datée du 30 août 1914. C'est donc le moment où il prend du service dans le cadre du *Bureau des conférences*. Titre: *L'Etat de guerre*.

Ni jérémiades, ni cris d'indignation. La guerre conduite avec des armes n'est-elle pas le prolongement naturel

[1] Cf. *Lettres*, t. 1. Clairefontaine.

des compétitions économiques et politiques? Vivre c'est se développer, ce qui entraîne des crises de croissance et des conflits avec les voisins. Ne le constate-t-on pas depuis les origines de l'humanité? «La guerre commence avec les premiers êtres vivants et ne finira qu'avec eux.» Les pacifistes peuvent s'indigner: on ne change pas l'homme.

Du reste, tout n'est pas négatif dans ces confrontations. «En temps de guerre, l'homme développe toutes les possibilités. De l'extrême héroïsme et de l'extrême dévouement aux plus bestiales violences.»

Aucune idéologie dans ces considérations dictées par le bon sens. L'observation lui permet de remarquer que les choses ont pris une signification nouvelle. Le paysage lui-même change, le *terrain* trouve une autre dimension. Si peu que l'on soit averti des choses de la guerre, on constate que certains secteurs se prêteraient à recevoir des canons... «dix ou douze, qu'on ferait venir et qui commanderaient tout le pays». Le sous-officier s'est réveillé en lui.

Retour au thème de la guerre le 13 septembre: *Plastique et poésie*. Ici, l'artiste rejoint le sous-officier. Le caporal se souvient.

En effet: «Jamais je n'ai si bien senti la parenté souvent soupçonnée de l'artiste et du soldat que ces jours-ci, dans la campagne.» Il perçoit nettement que le général et le peintre utilisent les reliefs de manière un peu semblable. Idée pour le moins originale; il la développe avec complaisance. «L'un et l'autre, sensibles avant tout aux accents, esclaves l'un et l'autre d'une réalité préexistante, point tellement esclaves toutefois qu'ils ne puissent l'assujettir à un dessein intérieur, je les voyais tous deux également forcés à cette discipline d'esprit pour qui l'objet n'a de valeur que quand mis à sa place et la réalité que quand recomposée. L'un et l'autre ont le sens hiérarchique des facteurs...»

La phrase est un peu embrouillée, mais la piste est bonne. Il pousse la comparaison aussi loin qu'elle puisse le supporter: l'un et l'autre obéissent à la nécessité du choix. «L'un et l'autre soumettent leur choix à une conception d'ensemble, et l'un et l'autre sont tenus à un plan où se combinent... les données de l'extérieur et les conceptions de l'esprit... l'un et l'autre ont à vaincre, l'un, l'adversaire, l'autre, le public, substituant à ces volontés étrangères chacun sa volonté à soi, leur imposant sa façon d'être, sa compréhension, sa vision des choses.» (Quelle confession!)

Après le peintre, l'écrivain. Comme le général, le voici tout à coup *planté* devant son sujet comme devant un champ de bataille. De ce paysage, il retient les points forts et les points faibles... Le général, enfin, comme l'artiste créateur, «n'est grand que par l'inspiration. L'intelligence ne suffit ni à l'un ni à l'autre. Le général, comme l'artiste, fait intervenir tout l'homme, [à savoir] son imagination, sa con-

fiance en soi, son extrême volonté... La victoire est à ce prix, c'est-à-dire le résultat définitif et supérieur de l'action engagée.»

Quel général ne se sentirait flatté par cette exaltation des valeurs créatrices qui donnent de la noblesse à son idée de manœuvre fondée sur l'intelligence et l'imagination?

Le 4 octobre suivant, Ramuz évoque une sorte de guerre idéale, une *guerre chevaleresque* dont l'histoire nous laisse des exemples. Ne voit-on pas qu'il fut un temps où l'on faisait toilette pour aller à la guerre? Il fallait se montrer digne de l'honneur de se battre... Hélas! maintenant, ce n'est plus une *élite* qui fait la guerre, c'est la nation tout entière. «Plus d'art, plus de toilette, plus de mode.» L'individu n'existe plus qu'en fonction de l'ensemble. L'élégance est absente du champ de bataille...

D'une quinzaine à l'autre, on voit bien que le poète n'a plus de pensée que pour la guerre. Le 18 octobre, il remarque que la jeunesse, honnie des aînés, se bat magnifiquement. Puis, le 8 novembre, dans *Les temps héroïques*, il exalte une petite élite «qui aspire à la grandeur, et sauve une génération du monde sans âme où elle se perdait». Quatre noms d'écrivains lui viennent au bout de la plume: Claudel, Romain Rolland, Suarès et Péguy. Le rapprochement de Rolland et de Péguy laisse un peu rêveur. Le nationalisme de Péguy s'accommode mal de l'humanisme «au-dessus de la mêlée»! «Heureux ceux qui sont morts...» Rolland préférerait qu'ils ne soient pas morts... Nous en jugeons à distance. Ramuz écrivait «à chaud», de toute manière blessé.

Vers la fin de novembre, il s'interroge sur *le droit à la destruction* en considérant les sacrilèges commis par les Allemands à Reims et à Louvain. Le 20 décembre, il observe qu'il y a quelques compensations aux malheurs de la guerre. L'homme se grandit en se dépouillant; il se hausse en abandonnant ses aises. Dans le consentement collectif aux restrictions de toute nature, on peut voir un signe de grandeur.

Contradiction: tandis que le carnage continue autour de notre pays, nous demeurons hors de la catastrophe. Le 3.1.1915: «Malaise d'être à l'abri, d'être nourri, chauffé, de dormir sous un édredon.» Plus on va, plus les armes se perfectionnent, plus l'homme se sent dépassé par ses inventions. Et cependant «cette guerre n'est pas sans beauté...» Ce qui est beau, c'est la place que le cœur s'attribue dans l'horreur. L'intelligence a conçu les moyens de la destruction; le cœur la domine. «C'est le cœur qui fait chanter le soldat dans l'affreuse boue à l'heure de l'assaut... Cette guerre aura marqué la fin d'une époque de mécanisme et d'intellectualisme...» Finalement, c'est le cœur qui décidera de l'issue des combats. (17.1.1915.)

Ces tâtonnements sont tout à l'honneur d'un esprit tourmenté qui

cherche à comprendre et se refuse au désespoir.

Où est la sagesse? Dans la patience. «Sagesse d'attendre», écrit-il en ce début d'année. Accepter la répétition des petits faits qui se copient d'un jour à l'autre. «On ne sait rien; l'obscurité nous entoure.» (18.4.1915.) Il faut se maintenir dans l'événement au risque de sombrer dans le médiocre.

Dans cette durée ténébreuse, voici que se pose à la conscience helvétique le problème de la *neutralité*. Si la notion de sécurité qu'elle postule l'emporte dans notre choix sur nos scrupules moraux, malheur à nous! Nous serons alors conduits à l'inactivité, donc à la déchéance. Notre statut diplomatique ne doit pas nous conduire à l'indifférence, morale, s'entend. On sait que le pays est coupé en deux, avec une large majorité alémanique penchant du côté des Empires, les Romands, de l'autre. Reynold et la *Nouvelle Société helvétique* cherchent à jeter des ponts, plaident pour une neutralité totale, seule garantie de notre unité nationale. Les opinions de Ramuz sont aussi celles de *La Gazette*. Neutralité politique, oui; «la neutralité morale serait une lâcheté... Il n'y a pas de milieu; comme il faut prendre nettement parti, à cette inaction totale opposons tout de suite l'activité totale, où réside le salut.» (18.4.1915.)

Les thèmes que nous venons de résumer, Ramuz les reprend à plus d'une reprise en 1916. Le général et l'artiste: voici, le 11 juin, «qu'est-ce alors que le soldat, sinon l'artiste? L'un et l'autre dévoués tout entiers à une mission et, s'il le faut, jusqu'à la mort; l'un et l'autre résignés aux *risques*... front à l'ennemi qui est celui qui les empêche de réaliser leur dessein; ... l'un et l'autre ne valant que par le ‹moral›... comme le prêtre, leur frère, matériellement désintéressé...» Le même esprit de sacrifice donne à leur vie sa grandeur.

Péguy n'est pas loin.

Retour encore à la grandeur de ces temps de guerre. (9.7.1916.) La méditation porte sur les rapports entre l'Etat et l'individu. L'Etat est le représentant de notre prestige moral. L'image qu'il offre de la Suisse concerne chacun de nous. Là est la vraie *tragédie*. Il arrive que l'Etat fasse mentir ce que nous avons de plus sacré. Alors, l'individu doit se dresser contre l'Etat pour sauver l'essentiel. L'avertissement est clair.

L'Affaire Hoffmann, en 1917, semble lui donner raison, à posteriori. Ramuz se fâchera tout rouge: «Les Chambres ne nous représentent plus... Nous voici tous compromis et salis... Ce que les Chambres représentent et expriment c'est ce que nous ne sommes pas et ce que nous ne pensons pas...» (25 juin 1917.)

L'essentiel est dit, bien que de nombreuses notes concernant la guerre paraissent encore dans *A propos de tout* sous la signature de C. F. Ramuz jusqu'au 1er août 1918. J'ignore pour quelle raison le poète cessa dès lors de donner ses articles à *La Gazette*.

Mais nous avons laissé en rade, depuis longtemps, les noyers et les crosses des fusils. Pourquoi cette mise en vedette d'une phrase tirée, non d'une réflexion consacrée à la guerre, mais *A propos des arbres*, datée du 20 août 1917? Une très belle louange de ces vastes constructions végétales qui «ouvrent et referment leurs bras, puis s'inclinent comme si elles croisaient leurs mains sur leur poitrine». (On nous pardonnera une légère déformation non du sens mais de l'organisation de la phrase.)

Tout est beau de ce plaidoyer en faveur de l'arbre, «petit ou grand, gras ou maigre, trapu ou élancé... Ils sont comme nous debout sur leur pied, mais, au lieu que nos pieds à nous sont seulement posés sur le sol, le leur est enfoncé en terre...» C'est donc un crime de détruire un arbre sans nécessité. En revanche, et le paysan le sait bien, il y a des nécessités. Il y a des obligations fondamentales qui justifient les plus profonds sacrifices. Le paysan sait que l'arbre est une chose sacrée. Mais quand d'autres choses sacrées sont en jeu, l'arbre lui-même doit être sacrifié. Cette idée se rencontre souvent dans *A propos de tout*.

Ce qui peut être en jeu, c'est la liberté, c'est l'indépendance des hommes et de la nation, c'est aussi la paix qu'il s'agit de protéger par tous les moyens, y compris par une guerre défensive à outrance. Alors, s'il le faut, qu'on coupe jusqu'au dernier de nos noyers, si nous avons besoin de fusils, «car [alors] c'est le fusil qui est beau».

Il est beau parce qu'il symbolise notre volonté de prendre tous les risques, y compris celui de notre propre mort, pour sauver ce qui est plus grand que la vie individuelle: l'existence d'un peuple dans l'honneur et la liberté. Que la paix soit protégée et nous aurons la joie de replanter les arbres que nous aurons dû abattre pour nous protéger.

M. Z.